L'ALTERITE ET LES METAMORPHOSES DU COUPLE EN DERIVE DANS LA RIVE EST LOIN DE YING CHEN

Georgeta-Elena Prada (Romaniţă)

Abstract:In all her novels, Ying Chen tackles the entire array of themes, those characteristic of the migrant literature: the exile, the identity, the search of the self, the torture of being uprooted and that of striking root. The permanent search of self brings forth an acceptance of the consequences of the heroes' inner exile on the one hand or a creation of a new migrant identity, on the other. We are going to equally show the way in which Ying Chen put an emphasis on the moral values, the family values and the cultural ones, but also the way in which she has contributed to the enrichment of a new kind of literature, which has at its core the migrant subject. We will not leave aside the unique beauty of her temperate style, her musical writing and the feeling of intimacy that she brings forth.

Keywords: identity, exile, family relationships, love.

Écrit trois ans après la parution du roman *Espèces*, *La Rive est loin* continue l'histoire du couple décrit dans *Espèces*, l'archéologue A. et sa femme. La structure spatio-temporelle, la création des personnages, la construction de l'altérité et les thèmes lancés inscrivent l'œuvre dans l'écriture migrante. Ying Chen, cette « *fille de papier* »[1], y poursuit la création du personnage la femme qui naît l'indignation en égale mesure que la fascination. L'héroïne fait partie des personnages marginaux de l'écriture migrante. Elle est isolée par la société, par les voisins, par les membres de la famille, par le mari lui-même. Aussi prend-elle une pause de l'existence humaine marquée par l'incommunication, les reproches ou l'hypocrisie. Elle s'échappe au calvaire de l'altérité en misant sur l'existence animalière. La chatte représenterait ainsi le côté sauvage, primitif de l'héroïne, très loin de son existence humaine échouée. *La Rive est loin* contient plusieurs facettes de l'héroïne-chatte, car l'auteure y apporte des bribes de ses vies antérieures, des expériences des autres réincarnations, en la décrivant même dans l'hypostase de fantôme. Personnage complexe, un mystère même pour son mari, elle représente l'être en quête de soi, l'être soumis aux transformations de la vie, aux métamorphoses de tout genre qui ne renonce pas, un éternel penseur conscient de sa fragilité, sculpteur de son identité. Cette fois-ci Ying Chen donne une chance au couple en dérive qui, hanté par la dissolution, apprend à se ressourcer au bonheur du début. Ainsi, le roman se distingue d'autres œuvres de l'écrivaine sino-canadienne grâce à la belle ode dédiée à l'amour retrouvé. Toute la problématique de l'écriture migrante y est présente et l'écrivaine y apporte sa perspective, l'embellit avec des énoncés introspectifs et avec des contes spécifiques à l'imaginaire asiatique ce qui crée un inter -culturalisme dont la littérature migrante est la première bénéficiaire.

[1] Cai, Wenji, « Mort et vie de l'utopie familiale dans l'univers mère-fille : Les relations mère-fille dans Le bruit des choses vivantes et L'île de la Merci d'Elise Turcotte, L'ingratitude de Ying Chen, La chute du corps et Adieu Agnès d'Hélène le Beau » [En ligne]. Thèse de doctorat : littérature française. Limoges : Université de Limoges, 2012. Disponible sur <http://epublications.unilim.fr/theses/2012/cai-wenyi/cai-wenyi.pdf> (consulté le 07/06/2017).

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

On étudiera les voix de ce roman canon, les modalités narratives de créer l'altérité et de l'exprimer, les métamorphoses du couple en dérive. On examinera également les différentes identités qu'adossent les personnages et particulièrement le reflet du héros A. dans le miroir existentiel de sa femme. On mettra en évidence comment la solitude peut être guérie par une montée dans la montagne. Les différents types de personnages seront analysés tout comme la création de l'entre-deux spécifique à l'écrivaine. Finalement, on montrera que le rivage est un point de mire convoité par tous les personnages de Ying Chen qui découvriront, en véritables bouddhistes, que la rive est en eux-mêmes.

1. Le roman canon[2]

Il y a deux narrateurs, A, l'archéologue qui découvre une maladie grave dont il souffre, et son épouse, tantôt femme au foyer, tantôt fantôme, tantôt chatte, tantôt poisson. L'histoire du couple est tissée donc par ces deux voix narratives. On ne connaît ni le nom, ni le prénom du protagoniste, seulement la lettre A, tout comme le héros célèbre de Kafka s'appelle K. Quant au protagoniste femme, elle est dépourvue de tout signe identitaire en matière de nom et de prénom. Elle est la femme. Ce serait pour symboliser tous les destins des femmes confrontées à la problématique identitaire, avec la mort de l'autre, avec les douleurs de l'enracinement et la découverte affligeante que le déracinement est un sceau inexorable.

Les marqueurs spatiaux et temporels n'y figurent non plus. Il y a une rive, mais qui ne porte pas de nom. Il y a des histoires imprécises d'un possible cataclysme qui a mené à la séparation entre une ville d'un côté du fleuve et une autre ville de l'autre côté. Il n'y a pas de nom du pays, mais les descriptions du texte et la familiarité des métamorphoses mènent vers l'hypothèse d'un pays asiatique.

Une tumeur au cerveau oblige A à changer sa vision des choses et son regard sur son épouse. Si dans *Espèces*, c'est seulement la femme le sujet de la transformation, dans *La rive est loin* l'homme est également soumis à une métamorphose. Elle, par sa volonté, par sa nature elle-même, lui, par la terreur de la mort qui approche, impardonnable, effroyable, cruelle. Les partenaires de l'histoire d'amour dépassent le duel masculin-féminin et arrivent à jouer un canon à deux voix. Il se mirera en elle, se découvrira plus elle que lui. Elle se rendra compte que c'est seulement à côté de A. que son existence acquiert du sens. Le flottement identitaire et les transformations par lesquelles les héros passent inscrivent le roman dans l'écriture identitaire.

2. La métamorphose d'un couple et la construction de l'altérité

2.1 La cellule familiale en dérive

Le couple en dérive, en souffrance permanente, en silence mortifier pointe le cas des conjoints esseulés et l'exploration de la solitude. Les paroles et les silences des partenaires n'embellissent pas leurs destins, mais les détruisent peu à peu. Lui, il appartient aux hommes de science, tandis qu'elle a un penchant pour la rêverie. Plus qu'une différence, cette opposition est une marque de l'altérité. « Je suis un scientifique, moi. Je ne suis pas un rêveur. Rien ne peut exister sans mesure et sans cadre. »[3] Le roi des squelettes collectionnés avec rigueur et passion dans la cave, A est quand même conscient de la perspective réductrice de la science : « La science que je pratique, malgré des outils sans cesse rénovés, ne m'aide nullement à voir au-delà des squelettes et des pierres. La matière seule se présente à moi. Ma science ignore l'humanité où habite l'esprit. » (LRL, 55)

[2] Nous donnons au mot « canon » la signification suivante : composition à deux ou plusieurs voix répétant à intervalle et à distance fixes le même dessin mélodique. http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/canon/12751.

[3] Chen, Ying, *La Rive est loin*, Paris, Éditions Seuil, 2012, p. 16 (Les références au roman seront notées au long de l'article avec LRL).

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

A. regarde sa femme différemment des personnes habituelles en l'intégrant dans une espèce particulière d'individus dont les pouvoirs de saisir la réalité et l'au-delà de la réalité dépassent la norme. Il en est choqué, intrigué, gêné. Plus que ça, il se positionne dans le groupe des Autres dont elle ne fait pas partie, ce qui souligne évidemment l'altérité du personnage féminin : « Mais ma femme, quand elle se met à somnoler, déprime tout le monde avec ses histoires ténébreuses. Elle voit le désert ancien quand elle se promène dans une rue moderne. Elle voit un fantôme quand elle rencontre un voisin. Son regard déforme ma ville natale. Elle nous déshumanise tous. » (LRL, 16) Il est hors de doute qu'elle voit plus que les Autres, mais ce n'est pas une raison pour qu'elle soit rejetée du groupe référentiel des Autres, « nous ». Asociale, jalouse, déçue dans ses rapports amoureux, affligée par le manque de la maternité, elle vit fréquemment dans l'imaginaire en portant de nombreux dialogues avec son double, en errant partout, ne pouvant se fixer nulle part. Il semble que c'est exactement la condition de tout exilé selon les avis de Caroline Charbonneau :

Récusant toute forme de claustration culturelle ou identitaire, un peu comme s'il désirait demeurer dans une potentialité qu'il ne faut surtout pas actualiser, il ne reste à l'exilé qu'à penser l'inabouti, l'entre-deux, l'incertitude et le précaire pour se tailler une identité floue, pluriculturelle.[4]

La femme vit ainsi un exil intérieur et psychologique sans issue hormis les métamorphoses, mais sa solution effraie les Autres qui la considèrent comme une étrangère. C'est exactement ce que souligne Janet Paterson en analysant la construction de l'altérité dans l'écriture migrante : « Cette méfiance à l'égard de l'étranger, ce désir de le transformer en bouc émissaire sont renforcés par la fusion établie entre l'étranger et l'étrange. C'est comme si l'Autre, en contestant l'ordre social, en le subvertissant, basculait dans les domaines de l'illicite, de l'irréel et du surnaturel. »[5] A. complète sa description en mettant en évidence ses désirs de vivre amplement, de manifester plus de compassion universelle. Il semble que la vie de sa femme échappe à ses attentes et à l'univers auquel il appartient. En cherchant les ruines de la ville, en traversant le fleuve, en parlant avec son double, une âme-sœur, la femme est peinte dans des nuances particulières qui s'apparentent au mystère et à une identité multiple pour lesquels A. n'a pas de clé : « Où se trouve-t-elle en ce moment ? Est-elle allée flotter quelque part sur les ruines ? Est-elle en train de traverser le fleuve, de s'enfuir vers l'autre côté de la rive ? Elle peut flotter là où elle le veut, il n'y a pas de vie nulle part pour elle ? Elle est morte. » (LRL, 16)Il est en même temps ébloui par cette femme qui obtient des ressources vitales des zones inconnues, ésotériques :

Elle passait la plupart de son temps à dormir, à rêver, mais quand par hasard elle se réveillait, elle en faisait toujours trop. Elle avait peu le sens des limites, des bornes. Il lui fallait apprendre à nouveau le savoir-vivre et les justes mesures. Le sommeil la faisait reculer jusqu'à un temps lointain, jusqu'à une phase sous-évaluée. » (LRL, 64)

Étrange ou étrangère, cette femme accroupie dans le fauteuil de rêveuse qui erre parmi les ruines, en transgressant la spirale des réincarnations en même temps ? Elle ne réussit pas à s'enraciner nulle part en dépit de ses efforts, elle est dans une quête permanente de soi, d'identité, cet alter-ego de l'écrivaine qui se disait elle-même « citoyenne libre ». C'est une liberté d'ailleurs qui cache des cicatrices exilaires selon les avis de Caroline Charbonneau:

Puisque les cicatrices de la mémoire sont indélébiles, l'exilé sera toujours en exil, toujours en train de marchander entre le passé et le présent […]. L'exil n'a alors plus rien d'une expérience euphorisante ; il devient plutôt le lieu ouvert de multiples impasses intérieures où seuls certains processus créateurs offrent la possibilité de recréer une patrie imaginaire, et par le fait même permettent de lénifier les traumas occasionnés par le déracinement.[6]

[4] Charbonneau, Caroline, *Exil et écriture migrante : les écrivains néo-québécois*, mémoire de maîtrise, Département de langue et littérature françaises, Université McGill, Montréal, 1997, p. 70, http://www.nlc-bnc.ca/obj/s4/f2/dsk2/ftp03/MQ29486.pdf.

[5] Paterson, Janet M., *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, 2004, p. 95.

[6] Charbonneau, Caroline, *op. cit.* p. 88.

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

La dimension spatiale offre à l'écrivaine l'opportunité de construire l'altérité du dedans vers dehors, du bas en haut. Le village natal de la femme, « ce village perfide où tout le monde trahissait tout le monde », « le village de ses parents et de sa jeunesse » (LRL, 25), vu comme un endroit néfaste par A., est l'endroit qu'elle habite avec bonheur : « Elle y était partie seule, elle m'a abandonné tant de fois sans en avoir l'air, tout en restant chez nous, assise dans son fauteuil douteux, comme portée par un appareil de rêves. » (LRL, 25). Voilà la nouvelle Emma Bovary en variante asiatique. Ce que cette nouvelle Emma a de spécial, c'est qu'elle a la force de dépasser la frontière de la rêverie maladive vers une forme indépendante, dynamique qui franchit même les barrières humaines : « Il a suffi qu'elle rêve d'un tremblement de terre pour que, de l'autre côté du fleuve, une ville s'écroule. » (LRL, 38) En outre, la maison est vue comme une île, espace insulaire : « une petite île sur notre passage vers une rive lointaine, imaginée et incertaine » (LRL, 13) et devrait être soignée afin d'éloigner l'humidité et la moisissure. Mais l'homme refuse de la consolider même si son épouse le lui a sollicité à plusieurs reprises. De l'île, la maison devient tombeau : « Ce qu'elle trouvait, en venant dans cette maison, était une tombe. Elle arrivait chez moi comme au bout d'un voyage, comme à un terme, prête à se faire enterrer, alors que moi, en l'épousant, j'ai sincèrement pensé à un départ avec elle. » (LRL, 14). L'espace reçoit ainsi les attributs de l'anéantissement, de la désintégration en accord parfait avec le personnage atteint par l'aveuglement de l'esprit : la chambre d'enfant désertée, la cave aux squelettes rongée par la moisissure, la maison délabrée. Dès que l'homme se sera confronté avec son altérité et qu'il aura accepté ses erreurs, la spatialité fermée laissera le lieu aux étendues sans limites de la montagne et A. verra clair, lui-même sujet de la métamorphose de l'esprit.

2.2 Le schéma de la situation de crise

Il y a dans les romans des Ying Chen un facteur déstabilisant la situation de couple. Si dans le roman *Espèces*, c'était la transformation de la femme en chatte, dans le roman *La Rive est loin*, c'est la maladie de l'homme qui crée « l'état de crise »[7]. Le schéma serait le suivant : la désunion du couple, la crise et la reconstruction de la relation. On observe donc que « l'état de crise » a le rôle de mettre en grade, de réinstaurer un climat harmonieux, d'apporter plus de lumière. Devant le spectre de la mort, les conjoints unissent leurs forces et recherchent l'amour des commencements :

> […] je me rendais compte que nos sorts étaient étroitement liés, que s'il lui arrivait quelque chose je ne lui survivrais pas, je serais l'un de ces squelettes qui, désormais abandonnés, éparpillés et perdus, retourneraient vite à la terre. […] Sur le siège arrière de la voiture, il m'a pris la main et l'a longuement tenue. Cette soudaine et rare tendresse de sa part aurait pu m'émouvoir dans d'autres circonstances, mais sur le moment je suis restée de glace. Je me savais proche de ma destination finale. A. et moi nous serions unis dans la mort, comme un vrai couple. (LRL, 46)

2.3 Le retour aux origines

La thématique du retour aux origines, un incontournable de l'écriture migrante, est exploitée de même dans le roman analysé où le personnage masculin revient dans la ville natale pour y mourir : « On dirait que nous allions nous projeter hors de l'univers, du temps, que nous ne

[7] Cet aspect est souligné dans un mémoire de maîtrise ; « Les liens de parenté et les relations entre parents sont marqués dans les romans de Chen par un état de crise. D'œuvre en œuvre, les parents, le couple et la descendance sont caractérisés par l'échec. Les fils de la transmission et de l'héritage sont rompus, niés ou mortifères. La narratrice est orpheline. Le couple se sépare ou perdure en exigeant de la femme qu'elle se conforme à un modèle patriarcal qu'elle critique. La maternité porte atteinte à la mère et à son enfant. En bref, au fil des romans, la cellule familiale — ses membres, leurs relations, l'héritage qu'elle comprend et le déterminisme identitaire qu'elle implique — est remise en question par l'auteure grâce à sa narratrice singulière ». (I. Payette, *Étude des tensions au sein de la cellule familiale dans l'œuvre de Ying Chen*, mémoire de maîtrise, Département des littératures de langue française, Université de Montréal, 2014, 119 f. (Thèse de doctorat / mémoire de maîtrise), p. 12.)

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

reviendrions plus jamais dans la région, jamais dans la ville de A., dans son lieu de naissance, où il se croyait plus intelligent et plus en santé que les autres, où un hôpital attendait de l'accueil, car la terre avare, la sienne, revendiquait le retour de son corps. » (LRL, 59). Le retour porte le sceau du deuil et la terre, hostile, appartient seulement à l'homme comme si la terre même montre la séparation, crée l'altérité. La disparition de A. représente pour la femme une deuxième perte après celle de son enfant. L'homme redevient enfant avant de se dissoudre dans la terre des origines :

A. vers la fin de sa vie est devenu un enfant. Ses yeux, maintenant presque aveugles, me paraissaient presque limpides et innocents. Ses pensées et ses désirs étaient transparents. Ses paroles dépourvues d'orgueil ne blessaient plus. Il n'avait plus besoin d'attaquer afin de se défendre, de réprimer afin de se faire grand. Il rendait les armes. Il n'y avait rien de plus touchant, de plus humble, de plus pieux, que la capitulation d'un homme fier devant la volonté de la nature, face à l'inévitable, qu'il soit injuste ou logique, hasardeux ou nécessaire. A était en train de me quitter. Je me sentais plus proche de mon mari dans ce départ que je ne l'avais jamais été en vivant avec lui. Je le sentais proche non pas comme époux, mais comme enfant. Le perdre, pour moi, c'était perdre un enfant une seconde fois. (LRL, 118-119)

La mort de A. change aussi les rapports de la femme avec leur maison car elle y trouve finalement quelques racines et elle arrive à faire face aux parents de A. venus pour déposséder la femme de leurs biens matériels conjoints. Et pour la première fois, elle a la force de dire non, de leur tenir tête et d'affirmer son appartenance. Par conséquent, la métamorphose du couple a comme conséquence le pouvoir d'enraciner même cette femme si peu habituée avec l'humanité : « J'ai dû les empêcher de m'arracher cette maison, aussi parce qu'elle était mon foyer et tombeau à la fois. Le moment venu, je comptais descendre dans la cave et rester parmi les squelettes. Je croyais vaguement appartenir à la collection de A. C'est ici, et non ailleurs, que se trouvaient mes origines, mon peuple. » (LRL, 119)

2.4 Une punition : la tumeur

La querelle entre des générations thème présent dans tous les écrits de Ying Chen est vue dans ce roman d'une perspective plus optimiste, en opposition évidente avec la fin tragique qui clôt le roman *L'Ingratitude*. Les Autres forment premièrement une parenté qui se différencie de la femme de A. qu'ils considèrent comme étrange et étrangère. Ensuite, A. se distancera d'un autre groupe de référence, ses collègues, des scientifiques comme lui, et son altérité l'obligera à accepter qu'il est d'une sorte responsable de l'exil de sa femme, de son propre exil et de la perte de l'enfant :« Je ne suis pas du tout doué pour être père, mais j'ai fait de mon mieux. Ma femme, elle n'est pas douée non plus, il faut le dire. Nous appartenons à une génération égoïste. Nous marchons sur le dos de nos ancêtres aussi bien que sur nos enfants. » (LRL, 95) Ainsi, la tumeur serait la punition pour avoir raté sa paternité : « N'est-ce pas que tous les parents ratés portent leur enfant comme une tumeur, comme une maladie, jusqu'au bout, jusqu'à leur dernier souffle ? » (LRL, 96).La tumeur annonce la mort de A. qui aura comme conséquence la mort de la femme aussi :

Elle s'en vient. Elle semble vouloir s'installer à côté de moi. Mais je la vois encore très loin, en train de marcher le long d'une rivière séchée. Je la vois aussi dans un désert où siffle un vent terrible. Je la vois même poursuivre mon travail, allant jusqu'à dénicher des squelettes à ma place. Son esprit traînera encore dans un futur lointain, ou dans un passé sans date, j'en suis sûr, elle a toujours été ainsi […] (LRL, 125). [8]

3. Ma femme, c'est moi !

Intrigué par sa femme qu'il n'a pas été capable de comprendre, de saisir le mystère de sa disparition, l'attraction de la rêverie, le passé et les fantasmes, A. a le vertige en se croyant lui-même elle :

[8] La tumeur comme signe de révélation ou crise d'état est aussi exploitée dans la pièce *Forêts* de Mouawad Wajdi où un os présent dans le cerveau d'un personnage lui met la vie en péril.

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

Je me demande même […] si elle était vraiment celle qui rêvait, si ce n'était pas plutôt moi qui rêvais les rêves de cette femme à peine vivante, à peine connue, et pourtant collée contre moi comme une tumeur née de mon corps. Je me demande si ce n'était pas moi qui l'avais inventée, moi qui étais cette femme. » (LRL, p. 51)

Le Même devient l'Autre par le biais des transgressions entre espèces, des métamorphoses, mais des doublements aussi.En vivant à côté de cette femme à identités multiples, l'homme est démuni de la certitude de son identité. Ainsi, un dialogue entre son anima et son animus s'entame jusqu'à ce que l'homme perde les coordonnées de son identité et qu'il s'en construise une autre ou, plus que cela, il en découvre une autre facette de son identité dont il n'était pas conscient. Peu à peu, l'homme part à la recherche de soi-même, il entre dans un exil identitaire. Qu'il soit une quête de soi par contamination ou par volonté, on assiste à un processus complexe de la perte d'équilibre identitaire avec tout ce que cela suppose : appréhension, choc, aliénation, repli sur soi, révolte, fragmentation de soi. La femme serait l'anima de l'homme, la force rêvante qui lui épargne la chute. La peur de la maladie et de la mort avait obligé l'homme à un procès d'analyse identitaire d'une telle intensité qu'il entre dans la vrille de la condition humaine sans repères. De ce gouffre, il en ressort par le biais de la rêverie et constate avec stupeur qu'il s'était servi d'instruments appartenant à sa femme, d'où l'étonnement. D'autre part, la femme se métamorphose - aux yeux de l'homme - même dans la tumeur qui lui vole la vie. À ce moment-ci, l'homme se trouve dans le péril de sacrifier la lumière de la révélation car « […] la conscience qui se calque sur l'objectivité perd tout moyen de transcendance, et voulant faire l'ange, se luciférise. »[9] Dans leur quête d'identité, les personnages acceptent toute forme d'expérience, changent d'espèce(s) et se querellent avec le surnaturel ou avec l'absurde.

4. Le chemin dans la montagne

La sortie dans la forêt apporte plus de lumière et de paix à ce couple rongé par la maladie et par l'incommunication. C'est sur le sentier de la montagne qu'ils s'apparentent aux autres promeneurs tout comme eux, jeunes ou âgés, signe que l'altérité est guérissable car devant la mort l'Autre devient le Même :

[…] toute une population faible ou affaiblie pour une raison ou pour une autre, alourdie par la vie criarde ou bien par la fuite de cette même vie, tous ces gens qui se souviendraient de leur force passée, qui accepteraient mal leurs limites temporaires ou permanentes, qui de plus n'avaient peut-être jamais été satisfaits de quoi que ce soit, même lorsqu'ils se trouvaient au sommet d'une montagne, au sommet de leur vie, et qui empruntaient maintenant ce chemin de dégradation, d'atténuation et d'humilité, avec dédain, amertume, sinon héroïsme. (LRL, 61).

Dans le cadre naturel, la mémoire commune ressuscite et les fait sentir le même brin d'herbe, le même brin d'espérance : « On était heureux et on voulait mourir comme ça, ensemble, quand viendrait le moment. » (LRL, 65). De même, elle s'y rappelle l'enfant perdu tandis qu'A. s'oriente vers sa fin, vers sa maladie destructrice. On assiste donc à deux morts, deux ruines, deux naufrages : « Cette éternelle vieillarde m'empêchait de vivre ma vie courte, ma vie limitée, ma vie condamnée. » (LRL, 66), « Il me fallait au plus vite sortir de sa voiture. Sortir aussi de chez-soi qui n'était plus le mien, où mes jours étaient comptés. » (LRL, 66) Peu avant la dégradation de sa vie, il prend conscience de toutes les douleurs subies par sa femme pour qu'elle s'accommode avec ses parents, ses voisins, ses collègues, son travail, ses départs et il arrive même à s'en culpabiliser. Il semble que la montagne lui a montré l'autre rive de son existence : « […] elle portait déjà beaucoup de blessures en elle, après tant de rendez-vous manqués dans ma ville à moi et dans son temps à elle » (LRL, 67) ».

Au milieu de la nature, en dévisageant sa femme, A. accepte qu'il est possible d'avoir raté leur communion : « J'avais peut-être mal connu ma femme, je l'avais peut-être mal jugée, donc mal aimée. » (LRL, 68). Hanté par le verdict du docteur, envahi par des questions angoissantes, A. gère difficilement ses peurs, en devenant un esseulé : « Je suis tout à fait

[9] *Ibidem*, p. 81.

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

seul, autrefois, maintenant et toujours, en parole comme en silence. » (LRL, 82). Dans le cas de A., la montagne c'est celle qui lui offre la force de voir la vérité et de l'accepter. Si la femme reçoit la lumière du monde aquatique, A. accepte les lueurs des cimes. Entre l'océan et les sommets de la montagne, l'entre-deux gouverne et il est de plus en plus compliqué pour les personnages d'y faire face :

[…] plus haut que la montagne, plus loin que la montagne, spiritualité fausse couvrant une nature avide, jamais contente, jamais soumise, cette envie de subsister, cette gourmandise de l'éternel, cette insistance sans lutte, cette férocité d'attachement ici et au-delà, mais qui dit que ce n'est pas lutter ? […] Et je montais, marche après marche, avec dans mes bras le nourrisson admirablement calme et devenu je ne savais comment de plus en plus lourd, avec dans ma conscience le vent qui sifflait dans ma ville civilisée, à travers notre chambre d'enfant désertée. (LRL, 84)

5. Le rivage

L'incursion dans l'eau, la descente dans le monde maritime, la tombée dans une fontaine ou dans un puits serait un retour dans le liquide amniotique, là où tout a commencé pour l'être humain. La maternité[10] est véritablement liée à la magie, au vaste, à l'étendue de la mer ou du ciel. Le mystère de la vie y débute et s'y épanouit. « Car la Femme, comme les Anges de la théophanie plotinienne possède, contrairement à l'homme, une double nature qui est la double nature du « symbolon » lui-même : créatrice d'un sens et en même temps réceptacle concret de ce sens. »[11] Tout le roman est traversé par le sentiment affligeant du regret d'avoir raté la maternité, thème d'ailleurs récurrent dans tous les écrits de Ying Chen. La présence d'un enfant donnerait à la femme une racine en plus pour qu'elle s'attache à la terre, pour qu'elle vive sa vie d'une manière présente et pleine. Cette maternité qui se refuse crée de l'altérité et la femme perd dans la lutte de la réconciliation avec soi et avec les Autres.

En créant une héroïne qui « porte la mer en elle », l'écrivaine se lance dans une mission à grande taille car celle-ci doit correspondre aux traits aquatiques : surnaturelle, mystérieuse, capricieuse, sauvage, immobile. La femme décrite dans *La Rive est loin* y ressemble parfaitement : „Une fois elle m'avait dit une chose étrange : « Quand la mer est sans borne, la rive est proche, il suffit de tourner la tête. » Serions-nous déjà sur une sorte de rive ? Ou la mer qu'elle semblait porter en elle serait -elle trop grande pour qu'elle puisse garder ses pieds définitivement sur la terre ? Pour qu'elle soit simplement mon épouse et qu'elle vive auprès de moi sans histoires ?" (LRL, 28) La mer occupe une place spéciale dans l'œuvre de Ying Chen. *La Rive est loin* contient également plusieurs attributs accordés à la mer. Elle est meurtrière (« L'eau l'envahissait tel un cancer, déterminée et invincible. Je pensais que j'allais être submergée, que j'allais entrer avec A. dans une même mort. » (LRL, 58), accueillante (« Je vis seulement quand je flotte. » (LRL, 129) et infinie (« J'ai nagé avec A. dans une mer où je ne voyais pas de rive, et j'ai bien dû revenir en arrière, remonter sur la rive délaissée qui était tout de même une rive, qui était l'une parmi d'autres, où c'était bon de poser les pieds. » (LRL, 131). Visuelle, olfactive, sonore, tactile, la mer crée le décor lacustre afin de mieux illustrer les relations affectives de ce couple qui flotte entre deux mondes : « Ma femme arrivait de loin, sortant d'un arrière-plan champêtre, ensoleillé et presque doré. Le son des vagues l'accompagnait, la poursuivait. Elle s'approchait de moi dans ce bruit maritime qui m'était familier, qui était de mon pays. » (LRL, 27)

[10] Le côté maternel de la mer est magistralement traité dans le livre de Gaston Bachelard, *L'Eau et les Rêves*. Prenons-en quelques exemples : « Des quatre éléments, il n'y a que l'eau qui puisse bercer. C'est elle l'élément berçant. », « L'eau nous porte. L'eau nous berce. L'eau nous endort. L'eau nous rend notre mère. » (p.150). L'auteur y développe la similarité entre l'eau et le lait : « toute eau est un lait » (135), « Le lait est le premier des calmants. » (139). On souligne que l'image de la maternité a subi au fil de l'écriture de Ying Chen une acceptation positive et ensuite une revalorisation. Si dans *L'Ingratitude* la maternité est oppressante, dévoratrice, monstrueuse, l'héroïne du roman *La Rive est loin* souffre pour n'avoir pas d'enfant, le voit partout et la dernière pensée lui est destinée également.

[11] Durant, *L'imagination symbolique*, Paris, Éditions PUF, 2003, p. 37.

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

Véritable Narcisse se regardant dans le miroir de l'eau, la femme éthérique lit sa destinée dans la surface aquatique qui crée aussi le cadre d'un amour raté cette incarnation-ci : « Cet amour m'a accordé le luxe de revoir le monde du fond du néant, comme si j'en contemplais l'image dans un étang, ses mouvements dans le négatif d'une photo, de le réentendre, de le ressentir, de revivre la vie en la rêvant, d'être sans être. » (LRL, 138)

L'essentiel est percé en descendant dans un puits ou en épiant un étang, l'eau recevant de cette sorte des pouvoirs miraculeux. Comme un véritable oracle de Delphes,les profondeurs maritimes détiennent la clé de l'existence. Le syntagme « être sans être » pointe, encore une fois, la vie particulière de la femme éthérée, coincée entre deux mondes, l'une qui s'achève avec la mort de A. et l'autre, sa dernière réincarnation. La fin de la roue aux vies est annoncée dans une autre page du roman : « Maintenant, je suis contente que ce soit dans cette maison, précisément dans la sombre cave désordonnée où s'entassent les restes de l'humanité ramenés par A. de ses voyages, dans ma vraie patrie, que se reposent mes os et aussi mes songes. C'est là, sans éternité, que je dois me rendre. » (LRL, 139) La femme devenue os complètera la collection de la cave humide. De cette façon, les rêveries et les réincarnations de la femme se métamorphoseront dans les os d'une panoplie identitaire.

Le titre du roman suggère que l'accomplissement de cette vie est loin, qu'il est nécessaire d'autre(s) vie(s) afin de donner une chance à ce couple. En plus, la rive, le rivage, la rivière, la mer, l'eau, les vagues, le bruit maritime, la natation, l'étang, ce sont des mots qui forment un réseau sémantique de l'eau très riche dans l'économie du roman en investissant l'héroïne avec l'attribut de **nageuse**. En créant un personnage féminin qui « porte la mer en elle » et qui tâche de s'enraciner, de trouver une solution au couple en dérive, à la maternité manquée, à la vie de cette part du fleuve, Ying Chen construit une nageuse, combattante et déterminée, rompant des barrières communes pour s'épanouir. Un tel personnage est bien décrit par Gaston Bachelard :

« Dans l'eau, la victoire est plus rare, plus dangereuse, plus méritoire que dans le vent. Le nageur conquiert un élément plus étranger à sa nature. » [12]

6. L'entre-deux

La structure duale rencontrée constamment dans les romans de Ying Chen, y fait de même son apparition (deux rives, deux voix, deux lieux, deux pertes) *:*

Mais il y a des voix. Elles me rappellent ce que j'ai entendu quand la ville de l'autre côté du fleuve est tombée. La ville de la nouvelle richesse. Le paradis des mouches. Et probablement le pays de mon enfant. Maintenant l'on ose me dire que cela ne s'est jamais produit, que la ville d'en face a toujours été ce qu'elle est maintenant, qu'il n'y a pas eu de chute mais seulement des montées ; une infinie progression vers l'éternel. (LRL, 23*)*

Chez eux, de cette part du fleuve, ce sont les ruines (pareillement à leur relation de couple), l'inquiétude, la déprime. De l'autre part du fleuve, la prospérité règne, c'est un monde meilleur où l'optimisme rend heureux les gens. Un tremblement de terre aurait séparé les rives, un autre tremblement du destin (la maladie grave de A.) va réunir les rives de leurs existences. Le fil des réincarnations arrivera au bout et les conjoints vont continuer leur relation affective manquée ici-bas au-delà de la mort. Cette perspective asiatique de concevoir le destin humain offre des chances à leur mariage et prouve que l'amour dépasse la mort. La belle métaphore du tremblement de terre qui trompe la mort et ramène l'amour montre la sensibilité et la poéticité de l'écriture de Ying Chen. On y ajoute le symbole de la fuite de l'enfant comme une fugue vers le nouveau, vers le bonheur, vers ce qui a toujours manqué dans la vie de ce couple malheureux : « l'élan de vie ». L'enfant qu'ils n'ont pas réussi à avoir ou à garder prend la clé des champs, en apprenti appliqué des *Nourritures terrestres*, en s'accompagnant avec le célèbre Nathanaël d'André Gide : « Notre enfant qui nous avait abandonnés, qui s'était sans doute enfui là-bas, voulant appartenir au nouveau monde, à un

[12] Bachelard, Gaston, *op.cit.*, p. 184-195.

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

monde nouveau qui était peut-être ridicule, qui n'avait peut-être rien d'autre que cela : un élan de vie. » (LRL, 48)

7. A, le navigateur

A. réitère la typologie québécoise migrante du navigateur scientifique préoccupé par les normes du monde exacte, par les retrouvailles de la nature, par l'ordre qui doit organiser l'univers. Parti du pays natal afin de se créer une nouvelle identité, le personnage masculin du roman épistolaire *Les Lettres chinoises* appartient à la même classe de personne dynamique dont le sang crie aventure, découverte, mouvement, indépendance. A. ne part pas dans un pays d'adoption, il reste dans son pays natal où il mène une vie de navigateur. Il part fréquemment en expédition avec ses collègues ou tout seul pour organiser le monde matériel. Quand la santé l'oblige de renoncer aux déplacements, il continue son travail de la maison car il est impossible de transformer un navigateur dans un arpenteur : « A. avait l'habitude de s'enfermer jour et nuit dans son bureau, de passer des mois entiers dans les déserts et dans les montagnes. J'avais remarqué un ralentissement net dans son envol. » (LRL, 21) Si la femme appartient à la catégorie des personnages repliés sur eux, aux arpenteurs, A. entre dans la classe des coureurs du bois, ces héros de l'écriture québécoise dont l'imaginaire collectif canadien abonde selon les dires de Carmen Andrei :

> L'esprit de liberté et d'aventure du coureur des bois s'oppose donc au repliement sur soi-même et dans le giron familial propre à l'habitant. Le refus des contraintes, des normes est à l'opposé de la solidarité communautaire. La saisie de l'espace rencontre la durée dans le temps. Nomades et sédentaires mettent leur empreinte sur l'imaginaire collectif canadien. Depuis, le Canadien en général, le Québécois en particulier, perdure comme type particulier. [13]

En analysant les spécificités du navigateur et de l'arpenteur, Monique LaRue partage l'idée conformément à laquelle l'héritage terrestre est à tous : « Il en viendra toujours, de ces navigateurs, de ces explorateurs qui, comme tout artiste véritable, partent vers l'inconnu pour trouver du nouveau, des nomades qui ne s'abaissent pas à arpenter la terre et qui savent d'autant plus, maintenant que la planète entière est arpentée, que la terre est à tous. » [14]

Arpenteur, navigateur, nageur, rêveur, homme de science, homme ou femme, le personnage représente finalement plusieurs identités car la séparation identitaire n'est pas du tout claire. C'est ce qui souligne aussi Monique LaRue : « Une identité n'est jamais simple, jamais homogène, puisque l'identité est une donnée de la conscience et qu'une conscience c'est du temps et que le temps est mobile. »[15] Par ailleurs, n'arrive-t-il pas même à A. de se considérer, de se découvrir elle, une identité féminine ?

8. L'intrus, le tiers séparateur

Il y a dans l'écriture de Yong Chen la typologie du personnage féminin qui s'infiltre dans un couple (*Espèces*), dans une relation d'amour (*Les Lettres chinoises*) et qui porte les marques d'une féminité superficielle, d'une beauté extérieure évidente, plus jeune que l'épouse ou l'amoureuse, indépendante, plus ouverte à expérimenter l'inconnu, à connaître d'autres expériences, plus résistante à l'enracinement. C'est la tierce personne, l'intrus. L'apparition de l'intruse dérange aussi la vie du couple dans *La Rive est loin*. Cette fois-ci, l'homme renonce rapidement à l'aventure afin de préserver son énergie pour son travail sans troubler énormément la vie du couple comme dans *Espèces* où l'intruse a totalement remplacé l'épouse ou comme dans *Les Lettres chinoises* où l'infidélité a ruiné le bonheur des amoureux. Il est curieux que l'écrivaine migrante porte un regard compréhensif pour l'intrus

[13] Andrei, Carmen, « Considérations sur les stéréotypes socioculturels reflétés dans la littérature canadienne francophone », in L. Otrísalová, et E. Martony (Éds), *Variations sur la Communauté : l'espace canadien*, Brno, Masaryk University, 2013, p. 27.
[14] LaRue, Monique, *L'arpenteur et le navigateur*, Montréal, Éditions Fides, 1996, p. 22.
[15] *Ibidem*, p. 23.

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

dans le roman épistolier et même un regard maternel dans *La Rive est loin* : « Je l'ai traitée sans rancune et presque maternellement. » (LRL, 20). Ce n'est pas encore le cas de l'intrus qui cherche son identité, qui s'efforce de s'enraciner comme le personnage Da Li du roman épistolaire[16]. L'intrus est aussi soumis à la fragilité humaine et Ying Chen le traite dans ce roman en bouddhiste convaincue.

Conclusions

Ying Chen impressionne par la construction d'un protagoniste femme elfique capable de changer les états de l'apparition : fantôme, être humain, poisson (« Parfois, je vois clair, dans des poissons minuscules qui nagent dans ce fleuve, le visage de mes ancêtres. » (LRL, 131), chatte, d'une part (« Je vois mon ombre à nouveau dans ce fauteuil, à attendre s'élever mon chant silencieux, à attendre mon enfant. » (LRL, 139) et par la pensée bouddhiste qui résonne dans toutes les pages, d'autre part : « L'animalité primitive chez l'humain est ce qu'il y a de plus durable, de plus permanent, malgré slogans et camouflages, systèmes et théories. » (LRL, 138)

Écriture postmoderne par la prolifération des dédoublements et des métamorphoses, les romans de l'écrivaine sino-canadienne présentent autant des individus en quête de soi, aux identités multiples, difficiles de cerner, de mettre dans des moules identitaires. La femme et son mari cherchent leur identité en se questionnant une fois la fin venue. Leur mort est quelque chose de plus grand qu'eux, un catalyseur qui les force à retrouver l'amour initial, à accepter qu'il y a quand même une chance.

BIBLIOGRAPHY

Corpus

Y. CHEN, *La Rive est loin*, Paris, Éditions Seuil, 2010.

Bibliographie sélective

Y. CHEN, *Espèces*, Paris, Éditions Seuil, 2013.

Y. CHEN, *Lettres chinoises*, Paris, Éditions Babel, 1993.

Y. CHEN, *L'Ingratitude*, Paris, Éditions Babel, 1995.

G. BACHELARD, *L'Eau et les Rêves*, Paris, Éditions Librairie José Corti, 2015.

G. DURAND, *L'Imagination symbolique*, Paris, Éditions PUF, 2003.

M. LARUE, *L'arpenteur et le navigateur*, Montréal, Éditions Fides, 1996.

L. Otrísalová, et E. Martony (éds), *Variations sur la communauté : l'espace canadien, Association d'Études Canadiennes en Europe Centrale*, Masaryk University Press, Brno, Serbia, 2013.

C. MOISAN, *Écritures migrantes et identités culturelles*, Montréal, Éditions Nota bene, 2008.

J. M. PATERSON, *Figures de l'Autre dans le roman québécois*, Québec, Éditions Nota bene, 2004.

Sitographie

I. PAYETTE, « Étude des tensions au sein de la cellule familiale dans l'œuvre de Ying Chen », mémoire de maîtrise, Département des littératures de langue française, Université de Montréal, 2014, 119 f. (Thèse de doctorat / mémoire de maîtrise).

C. CHARBONNEAU, « *Exil et écriture migrante : les écrivains néo-québécois* », mémoire de maîtrise, Département de langue et littérature françaises, Université McGill, Montréal, 1997, http://www.nlc-bnc.ca/obj/s4/f2/dsk2/ftp03/MQ29486.pdf.

[16] « Éternelle émigrante, âme errante qui ne se love nulle part, Da Li fuit par culpabilité. » (Carmen Andrei, « Ying Chen, *Les lettres chinoises* » in Pierre Morel (Éds.), *Parcours québécois. Introduction à la littérature du Québec*, Éditions Cartier, Bucarest, 2007, p. 186.)

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)

W. CAI, « *Mort et vie de l'utopie familiale dans l'univers mère-fille : Les relations mère-fille dans Le bruit des choses vivantes et L'île de la Merci d'Elise Turcotte, L'ingratitude de Ying Chen, La chute du corps et Adieu Agnès d'Hélène le Beau* » [En ligne]. Thèse de doctorat: littérature française Limoges: Université de Limoges, 2012. Disponible sur <http://epublications.unilim.fr /theses/2012/cai-wenyi/cai-wenyi.pdf> (consulté le 07/06/2017)
http://www.lexpress.fr/emploi/ying-chen-je-suis-une-etrangere-depuis-ma-naissance_1131391.html.

BDD-A28009 © 2018 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.77 (2026-11-18 10:54:42 UTC)